

GROUND ZEROES

Il y a des journées où on aurait mieux fait de rester au lit. C'était le cas de ce mardi matin où je suis allée au travail comme d'habitude, et où j'ai failli y laisser ma peau. Je m'appelle Danielle Coxley et j'étais secrétaire chez Tellerman Securities, une boîte de placement financier, dont le siège social était au 102e étage de la tour nord du World Trade Center. Ce mardi matin, je suis arrivée au travail à huit heures et quart. Je suis venue plus tôt ce jour-là parce que j'avais un travail urgent à boucler, à terminer pour neuf heures, dernier délai.

C'était une liste de transactions financières faites par notre cabinet pour le compte de sociétés d'assurances. Mon patron m'avait dit que je devais recenser tout cela car une action en justice nous impliquant était prévue, je n'en savais pas plus. En arrivant, j'ai croisé la réceptionniste-standardiste de notre entreprise, Gwendolene Kearslowe, Wendy pour les amies. Elle prend toujours une demi-heure chaque matin pour fumer sa cigarette avant de monter au travail. Je la croisais au pied de la tour, avant de prendre l'ascenseur. C'était l'une des rares employées de Tellerman qui arrivait au bureau avant neuf heures :

« Bonjour Dan, tu es matinale aujourd'hui...

— Travail urgent à faire, une liste de transactions à sortir pour aujourd'hui, dernier délai... Le patron veut ça pour neuf heures, et je n'ai pas eu le temps de finir hier soir...

— M'en parle pas, j'ai eu des appels hier soir jusqu'à six heures ! Attends, toi tu connais ce que c'est que de venir de loin. Je viens de Rockaway en métro et j'ai une heure de transport. Ma fille aînée, qui est infirmière à Bellevue, a trouvé un appartement dans le Queens, juste en face. Si je n'avais pas le crédit à payer sur ma maison avec mon divorce et ma pension alimentaire, j'aurais déjà déménagé. Sans parler de l'école privée de ma fille cadette, heureusement qu'on a des participations aux bénéfices en fin d'année... Mais je parle, je parle, je te retarde pour aller au travail. Moi, je ne monte que dans une demi-heure. Avec la cigarette, j'essaye d'arrêter. J'en suis à une le matin et une le soir, je devrais avoir cessé en octobre. Tu ne sais pas la chance que tu as de ne pas fumer, vu ce que ça coûte et comment tu te pourris la vie avec cette saloperie... »

Wendy est très sympathique mais elle a un gros défaut : c'est un vrai moulin à paroles... J'ai pu la lâcher ce matin-là, sinon j'en avais pour la demi-heure qui suivait. Elle a quand même réussi à harponner une autre de mes collègues, qui était en avance grâce aux aléas des transports en commun

(Il vient du New Jersey). Il a eu droit à une demi-heure de conversation avec Wendy, le chanceux, ça lui a évité de monter pour rien au travail...

J'ai pris l'ascenseur, comme chaque matin, et je suis arrivée au travail. Il faisait un temps magnifique ce jour-là. C'était un vrai crève-cœur de venir travailler plutôt que de profiter du beau temps pour aller prendre l'air. C'était mon patron, monsieur Wayland Froste, qui m'a reçue. Le cabinet n'était pas encore ouvert au public et il s'occupait, sur le bureau de Wendy, de rajouter quelques rendez-vous sur son agenda, tout en répondant au téléphone à un de ses contacts professionnels :

« ...Je suis à San Francisco le 15, je pourrais passer à Los Angeles pour vous voir... Oui, avec miss Mac Kinnon, qui gère les placements de monsieur Kezeb Kebir, son client repasse à New York début octobre, elle a des fonds à placer et votre entreprise l'intéresse... J'ai pris le rendez-vous, je vous attendrai là-bas, merci pour votre compréhension et bonne journée !... Bonjour miss Coxley, vous allez pouvoir finir la liste que je vous ai demandé ?

— J'ai quelques entrées à rajouter et je vous imprime tout cela. Je devrais avoir fini à neuf heures...

— Merci pour votre travail, j'ai un officier de police du NYPD qui doit passer me voir... Au fait, on a quelqu'un de la Port Authority qui est dans les bureaux en ce moment pour le problème de la climatisation. Elle voit ça avec votre collègue, miss Heggert... »

Nous avons eu pendant tout l'été des problèmes avec la climatisation du 102e étage, et nous avons bataillé avec les services techniques de la Port Authority pour qu'ils daignent jeter un coup d'œil à nos gaines de climatisation. Une technicienne était dans nos bureaux et elle examinait soigneusement tout l'équipement. Par chance pour nous, elle avait trouvé la cause des pannes qui nous avaient ennuyées tout l'été :

« Les ventilateurs sont encrassés, et il y en a trois en panne... Je vous fais une fiche de travaux, mais il faudra que je vois ça avec l'ingénieur. Miss Markiewicz doit passer tout à l'heure au 99e étage pour un problème d'alimentation électrique, je dois la rejoindre, on vous fera ça dans la matinée. Après, pour les travaux, comme c'est un système critique, ça sera fait dans la semaine...

— Merci pour tout miss Kinkaid, depuis le temps qu'on attend... Bonjour Dan... Ma collègue, Danielle Coxley, miss Brianna Kinkaid, technicienne de maintenance pour la Port Authority.

— Je vous laisse, je vais revenir tout à l'heure. On m'attend au 86e pour une vérification de l'alarme incendie, j'ai déjà cinq minutes de retard, le gars du FDNY que je dois voir ne va pas être content ! »

Samantha Heggert est non seulement ma collègue, mais aussi ma meilleure amie. Comme moi, elle exerce la profession de chargée de clientèle. Elle s'occupe des relations entre les spécialistes du placement de Tellerman Securities et nos clients. Un travail assez prenant :

« Sam, tu es bien matinale toi aussi...

— Un dossier urgent à régler à la dernière minute, plus personne de disponible pour accueillir la technicienne de la Port Authority qui ne pouvait pas passer à un autre moment... Enfin, on va avoir ce problème de climatisation réglé. On est quel jour aujourd'hui ?

— Le 11 septembre... Mardi, pour être plus précise...

— Avec la fin de l'année fiscale, j'ai tous les bilans des placements à prévoir. En plus, l'informatique est en panne, ça ne va pas me faciliter la tâche. Collin est dessus depuis six heures du matin...

— Et voilà, ça marche !... J'ai réussi à faire redémarrer le serveur, ce vieux cageot marche encore par miracle, mais va vraiment falloir penser à le remplacer avant qu'il nous pète à la gueule ! »

Collin Mayakovsky, notre informaticien, fait tourner notre matériel décrépi avec un budget insuffisant et nombre de solutions de fortune. En effet, notre patron avait préféré se payer une limousine plutôt que d'investir dans du matériel servant à notre travail. Collin l'a dans le nez, ce qui lui donne de la force pour protester énergiquement depuis deux ans afin d'avoir de quoi faire son travail correctement :

« Si ce n'était pas la crise dans le secteur, je me serais déjà tiré ailleurs ! Chez Fergusson et Associates, ils recrutent un admin réseau mais ils ont déjà quinze candidats pour le poste. Ils vont passer la journée à les voir un par un... »

— Il y a tant de chômage que ça dans ton secteur ? s'étonna Samantha . Je croyais que ça embauchait dans les nouvelles technologies, surtout les ingénieurs comme toi... »

— Avec les start-ups qui se sont cassées la figure par paquets de douze, l'informaticien n'est plus une denrée rare... »

— Tiens, t'es toujours pas viré, toi ? »

L'auteur de cette remarque cinglante n'était rien d'autre que Frederick Paulsen, surnommé "Mercury" à cause de son prénom, de son groupe de rock préféré et du fait qu'il habite dans le Queens. Gestionnaire de portefeuille, c'est un financier très compétent qui sait trouver longtemps à l'avance le bon placement à faire. Son jeu favori avec Collin, c'est le concours permanent de remarques sarcastiques :

« Eh non Freddie, et ta femme n'a toujours pas porté plainte pour violences conjugales. »

— Attends, faut pas que je la frappe trop, sinon qui me fera la bouffe chez moi ? Dan, j'ai ce foutu dossier de Meltner Medical à boucler, j'aurais besoin de ton aide. Leur PDG va passer nous voir la semaine prochaine, et rien n'est fait. »

— Je finis ce travail pour le patron et j'arrive. C'est un dossier important, et il paraît que le NYPD est sur le coup. »

— Si c'est pour boucler ce connard de Froste, ils m'appellent à la barre quand ils veulent. »

— Dommage que ça ne soit pas toi... répondit ironiquement Freddie. On serait débarrassés d'un emmerdeur. »

— Et les ordinateurs fonctionneraient moins bien, surtout les vieux trucs merdiques que l'on a... Boljémoï ! Déjà neuf heures moins le quart, faut que j'aïlle boucler ces sauvegardes... Quelle semaine de merde ! »

Le mois de septembre est toujours le plus chargé dans la finance. L'année fiscale se termine début octobre et tout ce qui est bilan annuel d'exercice est à boucler sans délai. Sam était débordée de travail et Collin n'était pas à la fête avec son matériel informatique poussif :

« Au moins, il a réussi à remettre en marche le réseau... »

— Mouais, mais jusqu'à quand... »

— Bon, au moins on a l'informatique qui fonctionne aujourd'hui. En tout cas, c'est parti pour être une journée de merde avec tout le travail que l'on a. Je ne vois pas ce qui pourrait nous arriver de pire aujourd'hui avec tout ce qu'on doit... »

Il y a eu soudain un grand bruit d'explosion. L'armoire classeur qui était derrière moi m'est tombée dessus à ce moment-là, et m'a assommée. Quand j'ai repris mes esprits, cinq minutes plus tard, j'étais allongée sur la moquette du bureau, Sam était penchée au dessus de moi :

« Qu'est-ce que c'était ? »

— Je ne sais pas... reprit-elle, visiblement désorientée. Il y a eu un bruit d'explosion, et tous les étages en dessous du nôtre sont en feu.

— La fumée monte par les cages d'escalier, on est coincés ici ! précisa Collin, qui était allé voir si on pouvait sortir d'ici. Mais qu'est-ce que ça peut-être qui a fait de pareils dégâts ? Une bombe ?

— J'ai vu un avion nous foncer droit dessus... précisa Freddie. Ça doit être un accident ?

— Avec un temps pareil ? contesta Collin. Le pilote peut voir les tours de loin avec la visibilité qu'on a aujourd'hui. Si son avion est en perdition, il va plutôt essayer de se poser dans le fleuve ou la baie pour éviter les dégâts.

— Monsieur Mayakovsky, vu que vous êtes le responsable sécurité incendie de l'étage... demanda monsieur Froste. Qu'est-ce que vous nous conseillez de faire ?

— Attendre que les pompiers envoient des hélicoptères sur le toit pour nous évacuer !... précisa Collin. Dan, ça va la tête ?

— Oui, un peu sonnée mais ça ira... »

Collin s'est empressé d'aller voir si on pouvait sortir, mais il n'y avait rien à faire. Les escaliers étaient noyés par une fumée noire et dense qui s'infiltrait partout. En plus, notre téléphone était coupé. Notre collègue a fait le point sur la situation, et ce n'était pas encourageant :

« Si les pompiers n'envoient pas d'hélicos sur le toit, on aura le choix entre périr asphyxiés et sauter par la fenêtre. Vu la hauteur, je ne pense pas qu'il soit utile de vous préciser que nos chances de survie à l'impact sont nulles et non avenues... »

— Oh mon dieu, quelle horreur ! répondis-je. En tout cas, je ne sais pas pour vous, mais je ne compte pas attendre la fin ici sans rien faire !

— LA TOUR SUD, REGARDEZ ! »

Par les fenêtres donnant sur le sud de la ville, nous avons pu voir un avion foncer droit sur la seconde tour avant de s'y encastrer dedans et d'y exploser. Pas de doute, c'était un attentat... Monsieur Froste avait une radio dans son bureau, et il nous l'a amenée pour que nous ayons les nouvelles. Et ce n'était pas encourageant, comme l'a dit le présentateur de l'édition spéciale :

« ...il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'un attentat, dont les auteurs ne sont pas encore connus à l'heure actuelle. Actuellement, les deux tours du World Trade Center sont en flammes, tous les effectifs des casernes de pompiers de Manhattan convergent vers le lieu de l'incendie... Je viens de voir à l'instant une personne coincée dans les étages supérieurs de la tour nord se jeter dans le vide !... »

— C'est pas très gai... commenta monsieur Froste. Bon, je suis dans mon bureau, je vais sortir de mes tiroirs les instructions de sécurité et la trousse de secours. J'ai une fiche d'instructions pour l'évacuation mais je ne sais pas où je l'ai mise, ça va me prendre un peu de temps pour la retrouver dans mes affaires. Mayakovsky, essayez de voir ce que l'on peut faire en attendant. Si les pompiers arrivent et que je suis encore en train de chercher cette maudite fiche dans mes affaires, vous venez me prévenir, je vous fais confiance.

— Mais bien sûr Monsieur le Directeur... »

Freddie et Collin se sont lancés un regard complice pendant que Sam ouvrait une fenêtre. Elle avait visiblement l'intention d'en finir mais elle hésitait. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris à ce moment-là, mais je ne voulais pas qu'elle nous quitte comme ça, alors que rien n'était joué :

« Sam, c'est moi, Dan. S'il te plaît, ne fais pas ça !... Les pompiers vont venir nous chercher, rien n'est perdu.

— Si... J'ai eu une vie de merde, et je préfère en finir en beauté...

— Ne fais pas ce cadeau à ton ex, il sera trop content de te reconnaître à la télévision...

— Tu as raison... Toi aussi, tu sais ce que c'est...

— Oui, ma situation, c'est un peu particulier. Mon mari, mon amant, tous les deux à San Francisco et moi à New York City, on en a parlé. »

Nos malheurs conjugaux nous avaient rapprochés, Samantha et moi. Alors que nous allions chercher des sièges pour profiter du spectacle de la tour sud en train de brûler, Collin et Fred faisaient on ne sait trop quoi dans le bureau de notre patron. Sam m'a demandé :

« Tu n'as jamais pensé à te remettre en couple ?

— Avec qui, et pour quoi faire ?

— C'est vrai... Mais moi, la solitude, ça me pèse. Et je ne tombe que sur des rustres. C'est à se demander s'il n'y a que ce genre d'hommes dans cette ville.

— Les hommes ne savent pas t'apprécier. Tu as de l'intelligence, de la finesse d'esprit et de la culture.

— Merci... Toi aussi, tu as des qualités. Ta bonne humeur, ton courage. Je t'envie, tu sais... »

Nous nous sommes assises côte à côte et Samantha a posé sa tête sur mon épaule. À ce moment-là, Collin est sorti du bureau du patron en compagnie de Fred, visiblement exalté :

« YIPEEEEE ! ON A BALANCÉ LE PATRON PAR LA FENÊTRE !... VODKA POUR TOUT LE MONDE !

— Quoi ? Mais ça va pas vous deux ? s'indigna Sam. Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous avez fait : jeter n'importe quoi par la fenêtre comme ça, sans prévenir. Vous auriez pu blesser quelqu'un en bas !

— Mouais... reprit Freddie, calmement. En attendant, c'était pas mal le vol plané du boss, vous avez raté quelque chose. De toutes façons ce n'est pas une grosse perte.

— Oui, mais quand même, ça ne se fait pas de jeter des gens par la fenêtre sans faire attention à ce qu'il n'y ait personne en dessous, complétai-je. En tout cas, ça nous fera un casse-pied de moins.

— J'ai une bouteille de vodka dans mon bureau, on partage ? »

Pour une dernière heure, c'était plutôt confortable. Collin nous a confirmé ce dont nous nous doutions tous concernant l'usage effectif de son matériel informatique à usage professionnel :

« Vu qu'on ne sait pas si on va s'en sortir, autant mettre une bonne ambiance. J'ai de la musique sur mon PC, ça vous dirait ?

— On peut dire merci à Napster je suppose... ironisa Sam. Mets-nous donc quelque chose de joyeux, s'il te plaît ?

— Limewire pour l'origine, désolé. La neuvième de Beethoven par Seiji Ozawa et le Philharmonique de Boston, ça vous va ?

— Mmmm ! Tout à fait ! répondis-je. J'aime le classique ! »

Je me suis installée à côté de Sam pour regarder tranquillement la catastrophe en cours. Calmement, elle a regardé une personne sauter par la fenêtre d'un bureau des derniers étages de la tour sud :

« Toi aussi, tu aimes le classique ? Tu me l'avais caché ça... »

— C'est vrai Sam. Nous n'avons pas souvent eu l'occasion de parler de choses d'ordre privé. Le travail, le travail.

— Et des conjoints minables. Mon ex ne supporte que la country.

— Pour le mien, Chostakovitch est une maladie vénérienne.

— C'est un peu mieux que ceux qui me disent "à tes souhaits" quand je leur dit son nom, ou celui de Tchaïkovsky...

— À tes souhaits Collin. Non, je plaisantais.

— Dites les filles... intervint Freddie. Il y a de belles défenestrations ?

— Pas mal... reprit Sam. On en a des bons. Pour certains, dommage qu'ils ne puissent pas recommencer.

— En voilà un ! » coupa Collin.

Depuis la tour sud, nous avons vu un de ses occupants sauter dans le vide. Cela avait quelque chose de surréaliste de voir les gens se jeter dans le vide depuis notre position. Une femme est montée à notre étage, elle était surprise de voir que nous étions encore présents dans nos bureaux :

« Bonjour... Vous restez ici ?

— On aimerait bien descendre mais on est un peu bloqués, si vous voyez ce que je veux dire... répondit Freddie. Comme il y a une bonne ambiance, nous préférons rester...

— Je viens du 99e étage et j'ai pu monter jusqu'au restaurant, mais on ne peut pas monter sur le toit pour évacuer, les portes sont condamnées. On ne peut plus passer par les cages d'escalier, j'ai failli périr asphyxiée par la fumée. Je crois qu'il n'y a plus qu'une seule chose à faire à part attendre la fin... »

Notre inconnue a ouvert une fenêtre et elle s'est assise sur le seuil. Visiblement, elle ne s'était pas encore résignée à sauter. Au même moment, Collin avait entrepris d'ouvrir en force les tiroirs de nos collègues de bureau. Il avait trouvé un pied de biche sur le pallier dans l'armoire incendie, et il s'attaquait méthodiquement aux tiroirs de tous les bureaux :

« Je vais pas faire les vôtres, ça va de soi... Vous ne vous êtes jamais demandé ce que vos collègues planquaient au boulot, vous ?

— Pour certains, j'en ai une idée... pointai-je. Tous les bigots, comme la connasse des services généraux, doivent avoir une bible dans leur tiroir, c'est inévitable chez ce genre de personne.

— Hem... Les filles, j'appelle pas ça une bible. »

Collin venait d'ouvrir le tiroir de miss Bartwayste, la coincée en charge de l'intendance chez nous, et il en a sorti un... disons, accessoire intime pour dame privée de monsieur gentil. Naturellement, il nous l'a montré :

« Pas mal pour une puritaine caricaturale ! On va en trouver pas mal dans le genre, j'ai l'impression... Freddie, tu me donnes un coup de main, s'il te plaît ?

— Mouais... Elle fait quoi, celle-là sur son rebord de fenêtre ?

— Heu... J'ai pas envie de périr asphyxiée ou brûlée... répondit l'intéressée. Par contre, je ne sais pas si je vais sauter...

— C'est vrai que 1 400 pieds, c'est un peu haut, pointa Samantha. Dan, c'est quand même bien que l'on soit ensemble toutes les deux, maintenant. Nous sommes vraiment très proches, toi et moi...

— C'est vrai... répondis-je. Plus qu'amies je dirais... »

Collin et Freddie ont ouvert tous les tiroirs fermés à clef en un temps record pendant que nous avons passé de longues minutes ensemble, Sam et moi, à nous regarder dans les yeux, tendrement. Ils n'ont pas trouvé de choses bien intéressantes, en dehors des habituelles revues pornos et de quelques paquets de biscuits, bonbons et plaquettes de chocolat :

« Vous êtes mignonnes toutes les deux... pointa Collin, les bras chargés de douceurs diverses. On a trouvé une bouteille de bourbon à peine entamée dans le tiroir du commercial, vous en prenez ?

— Merci... répondit Sam. Par contre, si tu as des gâteaux au chocolat, je me laisserai bien tenter...

— J'ai ça, trois paquets, je te les laisse... En fait, je pose tout sur le bureau derrière toi, vous tapez dedans. Elle attend quoi, celle-là ? »

Notre hésitante était toujours sur le bord de la fenêtre et elle n'avait pas pris sa décision. Collin lui a demandé si elle comptait rester là :

« C'est pas pour vous presser mais, un quart d'heure de plus ou de moins, au point où on en est... Restez plutôt avec nous, on a de quoi s'amuser avant le grand départ.

— Vous faites ce que vous voulez mais moi, je veux pas périr brûlée vive ! Par contre, je ne sais pas si je vais sauter...

— Mesdames, messieurs, bonjour... »

Un homme dans la cinquantaine est arrivé à ce moment-là. Très calme, très digne, il était ravi de voir du monde. Il s'est présenté, très poliment :

« Warner Stockeley, de Blackfield Associates, au 106^e étage... Je cherchais à voir quelques personnes sympathiques avant de m'offrir un ultime vol plané, je crois que je suis bien tombé...

— Je pense que oui... Collin Mayakovsky, de Tellerman Securities... Mes collègues, Danielle Coxley, Samantha Heggert et Frederick Paulsen...

— Enchanté... Et la dame au rebord de la fenêtre ?

— Oh, une passante... pointa Freddie, indifférent. Elle est ici depuis un bout de temps, elle s'est pas décidée...

— Je ne vais pas vous déranger bien longtemps, ma décision est prise. Entre les titres Enron et Worldcomm que j'ai refileés à des gogos qui vont se faire plumer au plus tard dans un an quand ils ne vaudront plus rien, mon divorce avec la pension alimentaire qui prend la moitié de mon salaire et mes dernières analyses médicales qui m'ont décelé une leucémie avec, au plus, six mois d'espérance de vie, j'ai de quoi avoir un certain détachement vis à vis des choses de ce monde... Si vous me le permettez, je vais passer par une de vos fenêtres pour ma sortie...

— Ne vous gênez pas pour nous... commenta Sam. Nous avons de quoi ouvrir un bar. Si vous voulez prendre un dernier petit verre pour la route, vous êtes le bienvenu...

— Avec joie, vous avez de la vodka ?

— Oui, et russe, bien évidemment... pointa Collin. Un verre ?

— Volontiers... Dites, comme musique de fond, ce n'est pas que j'ai quelque chose contre le classique mais, vous n'auriez pas quelque chose de plus rock'n'roll pour l'ambiance ?

— J'ai *The End* des Doors, pas trop gai vu les circonstances mais vous pouvez aussi choisir *It's the end of the World* par R. E. M., très dansant, *Jump* de Van Halen, un titre de circonstance, ou *My way*, la version de Sid Vicious...

— Je prends le deuxième, c'est ma chanson préférée... Allez-donc la mettre en lecture le temps de me préparer... »

Monsieur Stockeley s'est tout simplement entièrement déshabillé... Calmement, pendant que les premières notes du tube de R. E. M. retentissaient, il nous a expliqué le but de sa démarche :

« Je voulais toujours avoir une fin flamboyante et originale, je pense que ceux qui vont me ramasser en bas vont avoir une jolie surprise après mon atterrissage... Mesdames, messieurs, merci de votre gentillesse, et heureux de vous avoir connus... ROCK'N'ROLL ! »

Monsieur Stockeley a pris de l'élan puis il est passé par la fenêtre, tout nu. La fameuse image du naked jumper qui est parue dans la presse, c'était lui. Sauf que ses deux majeurs tendus bien haut ont été bien souvent effacés, merci à Photoshop. Après avoir suivi la descente en piquée de ce sympathique monsieur, nous avons bu un verre à sa santé :

« À un grand bonhomme, tout de même, salua sobrement Collin. Au moins, quelqu'un qui sait faire preuve d'originalité.

— Mouais... pointa Freddie. Dites, vous pourriez en prendre de la graine, dit-il à l'intention de notre hésitante, toujours assise sur son rebord de fenêtre. Faudrait vous décider parce que vous nous faites des courants d'air avec votre fenêtre ouverte.

— Parce que vous croyez que c'est facile d'en finir ? protesta l'intéressée. Et puis, je ne sais pas si je vais sauter !

— Laisse tomber... reprit Collin, Je vais remettre Beethoven... »

J'avoue que ce qui aurait dû être ma dernière heure s'est passé dans le calme et la sérénité en compagnie de Samantha. Assises chacune sur un fauteuil de bureau, nous regardions brûler la tour sud, en profitant du spectacle de ses occupants qui sautaient dans le vide. Collin avait remis la neuvième de Beethoven et Freddie finissait de fracturer les tiroirs des bureaux.

« C'est dommage que nous ne pouvons plus changer les choses... pointa Sam. Je me serais bien passé du mariage avec mon ex.

— Moi aussi... Quand même, est-ce que j'aurais vécu seule à la place ? Peut-être que non.

— Pareil pour moi... Tu as une idée ?

— C'est possible. »

Nous avons échangé un sourire complice et, au moment où retentissait *l'Hymne à la Joie*, un craquement a retenti et, sous nos yeux, la tour sud s'est effondrée à ce moment-là dans un nuage de poussière grise. Stupéfaits, Collin et Freddie n'ont pas trouvé les mots justes sur le moment. Ce dernier a brièvement commenté, après un long silence de réflexion :

« Mouais... Fallait s'y attendre... »

— On fait bien d'en profiter, je crois qu'on est les prochains à y passer... reprit Collin. Toujours pas décidée, l'autre ? »

Malgré le spectacle de l'effondrement de la tour sud, notre hésitante n'envisageait toujours pas de sauter. C'était assez agaçant parce que cela nous faisait des courants d'air dans tout le bureau. Freddie est allé la voir :

« Alors ma petite dame, faudrait vous décider. De toutes façons, vous avez vu comment ça finit. Alors, sans vous presser, si vous voulez sautez, n'attendez pas trop !

— Oui, je sais, mais c'est pas facile.

— Mouais... »

Pour couper court, Freddie s'est contenté de pousser fortement notre hésitante afin de pouvoir enfin fermer cette fenêtre restée ouverte depuis un peu moins de trois quart d'heure. En permettant à cette femme de sortir enfin de notre bureau par la fenêtre, Freddie avait résolu le problème du courant d'air :

« On n'allait pas y passer la journée de toutes façons. Et puis, je trouve qu'elle manquait de conversation... »

— Ben, nous, on va bientôt manquer de boissons... reprit Collin. T'as essayé de voir si le patron n'a pas caché quelques bouteilles dans son bureau, par hasard ?

— Passe-moi le pied de biche, je vais vérifier.

— Vous savez vous mettre à l'aise, vous deux, commenta Sam, moqueuse. Ne videz pas tout, on a aussi droit à un dernier verre.

— J'y ai veillé, il reste de la vodka et du bourbon... Ah, j'oubliais, on n'a pas entamé le cognac de notre spécialiste en stock-options. Fred, tu trouves quelque chose ?

— Pas encore... »

Une secousse brutale, accompagnée de bruits de ferraille tordue, nous a soudain fait trébucher. L'incendie avait gravement endommagé la structure de la tour et la fin n'était plus qu'une question de minutes :

« Ça, c'est la structure qui lâche... commenta sobrement Collin. Si vous voulez prendre un dernier verre, je crois que c'est le moment où jamais. Faut pas gâcher, ça serait dommage de perdre ça... »

— Vodka pour moi... repris-je. Sam ?

— Bourbon... Je n'ai pas l'habitude de boire, pas trop plein le verre...

— Voilà, voilà... répondit Collin en nous servant. J'en prends un pour finir la bouteille, Fred est en train de voir si le patron n'a pas de quoi nous permettre de continuer... »

Nous avons trinqué en silence avant qu'une nouvelle secousse du bâtiment à l'agonie ne me fasse tomber dans les bras de Samantha. Quand elle m'a aidée à me relever, son contact m'a troublée, et elle l'a remarqué :

« J'ai toujours senti que je ne te laissais pas indifférente.

— C'est bizarre, moi aussi. Nous avons raté quelque chose, nous deux. C'est l'impression que cela te donne ?

— Oui. Toi et moi, nous avons perdu notre temps avec des hommes qui n'en valaient pas la peine.

— Dites, je ne sais pas si ça vous tente, mais j'ai trouvé de l'eau de vie de poire chez le patron... intervint Fred, une bouteille à la main. J'ai aussi ses passes pour les toilettes VIP des hôtels Hilton mais je ne pense pas que cela puisse nous servir un jour...

— Ils ont des toilettes VIP dans les Hilton ? s'étonna Collin. Je savais pas, tu m'apprends quelque chose...

— Mouais, c'est pas avec ce qu'on est payé ici qu'on peut s'offrir ce genre de truc... pointa Freddie. Moi avec ma famille...

— Et même moi tout seul : les vacances, c'est compagnies aériennes low-cost ou Greyhound, camping ou motels... répondit Collin. Bon, on l'ouvre celle-là ? Profitons-en tant que... »

Un claquement retenti, suivi d'une nouvelle secousse du bâtiment. Nous avons tous été à deux doigts de tomber à la renverse. Collin a alors commenté :

« J'ai l'impression qu'on va bientôt être fixés... »

— Mouais, pas trop vite quand même, on n'est pas encore à sec... pointa Freddie. Une poire ?

— Merci, sans moi... pointais-je. Sam ?

— Non, pas envie. C'est dommage que l'on doive se quitter aujourd'hui, toi et moi. Tu vas me manquer.

— Toi aussi. »

Nous nous sommes enlacées et, les yeux dans les yeux, elle m'a dit :

« J'ai juste envie de garder un bon souvenir de toi. »

Et elle m'a passionnément embrassée. À ce moment-là, un grondement a retenti et j'ai senti que je tombais. C'était fini...

...Du moins, c'est ce que je croyais. Pendant les quinze secondes les plus longues que je n'ai jamais vécues de toute mon existence, j'ai vu défiler toute ma vie sous mes yeux. C'était très moyen et je m'en serais bien passé. Puis ce fut le silence. Je me suis retrouvée dans un nuage de poussière grise, d'où je ne pouvais rien voir à plus de dix pouces. Désorientée, j'ai mis un peu de temps à comprendre ce qui m'était arrivé. J'ai réussi à me relever et j'ai petit à petit repris mes esprits. J'étais juchée sur une pile de gravats, tout ce qui restait de la tour nord. Je devais être la dernière survivante du 102e étage quand j'ai entendu, pas loin de moi, une voix familière appeler :

« Hého... Il y a quelqu'un ?... »

— Sam, c'est moi, je suis là !

— *Dan ?... C'est pas possible ! »*

Samantha a surgi du brouillard gris, titubante, telle que je l'avais laissée avant l'effondrement de la tour. Elle n'avait rien, tout comme moi. C'était à peine croyable ce qui nous arrivait :

« Je pensais pas qu'on s'en sortirait toutes les deux !... Je n'arrive pas à croire que nous sommes toujours vivantes !

— Moi aussi mon amour. Dommage pour Collin et Freddie, c'étaient de bons collègues, ils vont me manquer...

— *Hé, pas si vite vous deux ! Je me dégage de dessous cette foutue poutrelle et j'arrive. Vous n'auriez pas vu Freddie, par hasard ?*

— *On a pas de bol, il est toujours vivant celui-là... Collin, t'as pas cassé la bouteille de Cognac, au moins ?*

— *Tu crois quand même pas que j'allais la laisser perdre. Les filles, on va essayer de sortir de ce champ de ruines... »*

Nous avons réussi à trouver le chemin de West Street, et à être évacués par les pompiers vers un hôpital. Le lendemain, l'histoire des miraculés du 102e étage a fait le tour des journaux. Moins les quelques détails que nous avons gardés pour nous, Collin, Freddie, Sam et moi...

J'ai refait ma vie avec Samantha, et j'ai changé de métier. J'ai été hôtesse de l'air dans une compagnie aérienne décrépie avant de trouver le même emploi dans une compagnie maritime. Samantha a trouvé un emploi de chargée de clientèle entreprise pour l'US Postal. Collin a trouvé du travail chez Red Hat comme technico-commercial. Il adore son travail et je le vois de temps à autre, les ordinateurs de ma compagnie de navigation sont fournis par cette entreprise, ainsi que tout ce qui est nécessaire pour les faire fonctionner.

Freddie est devenu enquêteur pour le Financial Crime Enforcement Network, notre police chargée de lutter contre les actes criminels du monde de la finance. Il a contribué à l'arrestation de Kenneth Lay, le patron d'Enron. Il a aussi enquêté sur les malversations du le conseil d'administration de Worldcomm. Avec Enron, il a travaillé sur les dossiers des deux plus grosses faillites frauduleuses de notre pays. Et la vie continue... Cela fait sept ans aujourd'hui que nous avons miraculeusement échappé à la mort lors de l'effondrement de la tour nord, et je me souviens de tout ce qui m'est arrivé comme si c'était hier. C'était quand même le jour où j'ai rencontré la femme de ma vie, ça ne s'oublie pas !

Ce récit est une pure fiction, il n'y a eu aucun survivant parmi les personnes prises au piège dans les derniers étages de la Tour nord du World Trade Center le 11 septembre 2001.



CC Olivier Gabin, 2008, juillet 2012

Cette œuvre de fiction est couverte par les dispositions de la licence Creative Commons :

CC – BY – NC – ND

*Les conditions légales de la licence applicables à cette œuvre
sont disponibles à cette adresse :*

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>